Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 7

Artikel: Les mendiants de Pékin
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180792

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Et on biau matin, vait-cé noutron menistre de Louis-Phelippe qu'arrevè à Dzenèva, avouè sa voiture et son cocher, aprî avâi bin baillî sè z'odres pertot, po ne pas laissi passâ na rata que n'ôssè paï lè drâi. — Po stu iadzo, lè tîgno, que sè peinsâvè.

L'è bon. S'ein va dein la pllie balla boutiqua dè la vela, iô l'atzîtè ne sé guiéro dè dozânnè dè montrè, dè ti lè prix. Lè fâ bin eintortoilli et bin reindzi dein na caissetta, et quand tot est prêt : — Ditèvâi, que fâ dinse au martchand, vos allâ mè passâ cein, vo sédè.

— Lè bon, lè bon, n'aussidè couson. Iô dèmorâ-vo ?

— A Paris. Baillî-mè on bocon dè papâi, vo marquèri l'adresse.

— Bon ! que lâi fâ onco lo martchand, saran à Paris dèvant vo.

— Ie pâiè et ie so, ein sè peinseint, — mè bourlâi se l'ètzapant, stu iadzo; mè la van paï bouna, clliau tonnerre dè contrebandier. L'a biau dere, lo Genevois, sarâi bin lo diabllio se san dèvant mè à Paris !

Mâ lo martchand, on tot fin, l'avâi fé signo au cocher, et à la vi que l'ôtro remontâvè dein sa voiture, lo cocher met la caissetta derrâi, bin liettâïe avoué lè mâllè; et gai qu'on pinson, l'avâi reçu dau martchand na pîce dè bouna-man, remonté su son bantzet, et lè vatelè revia contre Paris.

Et qu'arreva-t-e ? Lo bon sang è tot rodzô : l'ètâi la voiture dau menistre dé la police, avoué lo menistre dedein, et passa coumeint la poûsta dè Losena à Mâudon, sein que fussè arretâïe. Nion ne sè maufiâvè, peinsa-vâi, on menistre dè Louis-Phelippe.

Et à la vi que noutron homme reintrâvè à l'ottô, que n'avâi pas pire z'u lo tein dè dere : Atsivo à ti !... qu'è-t-e que vâi su la tsemena ?... la caissetta dè Dzenèva.

Ma fâi, du clliaquie, l'a vu que ne lai pouâvè rein, l'a dèmechounâ. L. F.

Les mendiants de Pékin.

La police de Pékin prétend avoir sur ses registres 70,000 mendiants des deux sexes, enrégimentés en sections, dont le chef, nommé à l'élection, est responsable vis-à-vis de l'autorité des faits et gestes de ses administrés. Au-dessus de tous les mendiants se trouve un personnage pris aussi dans leurs rangs qui jouit du titre de « prince ou chef des mendiants; » il a pleine autorité sur tout son personnel, et traite directement avec les chefs de la police. Il a surtout mission de régler les querelles toujours nombreuses entre ses sujets, et de déterminer dans quelle partie de la ville chaque section établira son centre d'activité ; en cas de crime commis par l'un d'eux, il doit fournir le coupable à l'autorité. Le prince des mendiants est une véritable puissance, car s'il dépend entièrement de la police, si même il en fait partie, il conduit néanmoins ses sujets en monarque absolu, et pourrait, en cas d'émeute, jouer avec les siens un rôle décisif.

Lorsque les armées alliées marchaient sur Pékin, on a cru un instant voir l'émeute intérieure s'ajouter au danger du dehors. Un vieux mendiant, entouré de la foule, prophétisait la perte prochaine de l'empire et commençait à exciter les esprits, mais le chef des mendiants fit cause commune avec le pouvoir, et l'exécution immédiate d'une quarantaine des plus compromis calma cette effervescence.

Pendant la journée, les mendiants errent de porte en porte, quelquefois seuls, quelquefois en troupe, frappant l'un contre l'autre deux morceaux de bambous et poussant d'agaçantes lamentations; ils forcent, par leur insistance, les habitants de la maison à acheter leur départ; si l'on résiste, ils continuent pendant des heures, s'établissent à l'entrée d'une boutique, entravent la circulation, rendent toute conversation impossible jusqu'à ce que, de guerre lasse, on finisse par céder.

Cette manœuvre est un droit qu'on ne saurait leur disputer; ils en ont un autre : à un certain jour de l'automne, les mendiants ont licence de parcourir les marchés, les magasins de grains et de farines, d'y prendre dans les sacs ou les caisses déposés tout ce qui peut tenir dans la main fermée, c'est-à-dire que, par exemple, ils ne peuvent emporter une pièce de viande, un légume, mais simplement une poignée.

Les mendiants de Pékin cherchent à exciter la commisération en étalant le spectacle de leurs plaies, de leurs maux vrais ou factices. En été comme en hiver ils errent presque sans vêtement, la poitrine et le ventre à peine recouverts des plus sordides haillons; quelquefois, en hiver surtout, ils jouent entr'eux ces misérables hardes, afin d'en constituer au moins un habillement; le perdant reste alors complétement nu. Souvent, par une température de 10 degrés au-dessous de zéro, on voit de malheureuses femmes porter des enfants de moins d'un an sous un lambeau de couverture.

La barbe et les cheveux poussent à l'abandon, la peau se recouvre d'une espèce de vernis de saleté et présente toutes les variétés d'affections cutanées, parasitaires, syphilitiques, etc., etc.

A Pékin, les mendiants ont une sorte de quartier-général; c'est un pont de marbre en dehors de la porte *Tsien-men* : la voie est divisée en trois allées, celle du centre est réservée à l'Empereur, mais l'on y tolère les mendiants; ils s'y groupent par centaines et s'accrochent aux nombreux passants, les harcèlent pour en obtenir une pièce de monnaie valant un demi-centime. L'endroit est bien choisi, c'est le point le plus fréquenté; on les voit encore assis en groupe de 30 ou 40 dans les marchés, aux environs du palais, se disputer quelques horribles débris, ou les jouer entr'eux, car le jeu est aussi leur passion; d'autrefois ils se rendent ce mutuel service de toilette que la peinture seule peut exprimer avec décence; mais chez eux c'est une véritable chasse dont ils ne dédaignent pas de manger le produit.

Pendant la nuit, les mendiants se retirent où ils peuvent, sous les arches des ponts, les portes de la

ville, les portiques des temples, dans les maisons abandonnées.

Durant la saison froide, on fait à la grande porte du palais une distribution quotidienne de millet; on en fait aux mêmes heures aux différentes portes de la ville, afin qu'un même individu ne puisse bénéficier de deux parts. Les mendiants font queue pendant des heures pour arriver les premiers, car, quelque vastes que soient les marmites, elles sont toujours insuffisantes : les retardataires doivent attendre au lendemain. Beaucoup n'ont pas même une écuelle, et reçoivent leur pitance dans des débris de poterie, dans le coin d'un haillon; ils s'asseoient de suite et la dévorent en quelques minutes.

La mortalité est effrayante parmi ces malheureux; la maladie, le froid, la faim, se réunissent pour les accabler; aussi tiennent-ils peu à la vie; le suicide les délivre quelquefois de leurs maux. On dit que dans certains cas où la loi chinoise admet la substitution de personnes en matière criminelle, il n'est pas difficile de trouver un infortuné qui, moyennant quelques semaines préalables de vie plantureuse, donne sa tête pour un coupable riche et influent.

(*Annales d'hygiène.*)

Grandson, 8 février 1870.

A la Rédaction du *Conteur vaudois*, Lausanne.

Permettez-moi de vous rapporter un joli calembourg puisé dans votre journal.

Quelqu'un faisait, au Cercle, lecture de l'article (du 20 janvier) relatif à la restauration de la Cathédrale; arrivé au passage où il est dit : « La solidité de la flèche ne dépend que des tirants, » un auditeur s'écrie : Mais! c'était le contraire du temps de Guillaume Tell : « la solidité des tyrans ne dépendait que de la flèche! »

Agréez, Messieurs, l'assurance de toute ma considération.

E. Criblet, fils.

Une batterie d'artillerie au Furke-Pass.

II

On n'en sort pas moins de leurs cachettes pain, viande et vin, et, assis par terre, chacun mange et boit de bon cœur; mais ces messieurs paraissent préoccupés, ils sont ennuyés de revenir sur leurs pas, et cependant, il n'y a pas de temps à perdre si nous voulons être de retour à Murren avant la nuit. — Les soldats, en mangeant leurs rations, assis sur leurs sacs, regardent le col et causent entre eux tout bas. Quant aux pauvres animaux, quelques poignées d'avoine qu'ils prennent dans la main fut leur maigre repas ; de l'eau, ils s'en passèrent. Nous, nous avions la neige à deux pas.

Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque chacun ayant repris sa place, j'entendis donner les instructions pour la marche. Les canonniers devaient placer leurs sacs sur les bâts vides, et porter, traîner, tirer eux-mêmes leurs pièces ; tandis que les mulets, groupés au pied du col, attendraient que la batterie eût passé. Ils sont fous ! Je n'osais pas le leur dire, mais certes je le pensai.

Nous parvenons tant bien que mal au pied de l'éboulis, puis, aidés de nos bâtons, marchant des pieds et des mains, suant, soufflant, nous arrivons enfin au sommet du col, et quel col ! longueur trois pas, largeur un pas, c'est-à-dire que si un homme peut s'y tenir debout, les pieds de devant d'un cheval commencent à descendre pendant que ceux de derrière montent encore. Pour augmenter le plaisir, en face de la montée, après ce pas qui forme la largeur du col, il y a un rocher à pic de quelques centaines de pieds ; pour descendre, il faut, en arrivant au sommet, se glisser en appuyant à droite contre une paroi de rochers, et se laisser dévaler.

Un brouillard, mêlé de neige et de grêle, que le vent poussait avec violence, jugea à propos de se mêler à la fête !... Très étonné de me trouver là, je ne pouvais m'empêcher cependant de regretter la vue que des échappées de brouillard voulaient bien par moments nous laisser entrevoir.

Que faisaient nos conscrits pendant ce temps? L'un portant l'autre et l'autre portant l'un, ils arrivaient, les braves, qui avec une roue sur la nuque, qui avec une pièce sur l'épaule ! Des conscrits de trente jours ! cela commençait à me faire un singulier effet, et il me démangeait de leur crier : « Bravo, mes enfants ! »

Pas plus tôt un canon était-il arrivé au sommet, qu'on en assemblait les différentes parties, on mettait la limonière, puis enrayant les deux roues, retenant avec leurs bricoles, trois ou quatre canonniers disparaissaient derrière le gros rocher qui surplombait, et descendaient leur pièce pour ne s'arrêter que dans la neige au pied du col. Quelques-uns, afin d'aider leurs camarades plus faibles, n'étaient pas plus tôt arrivés au sommet qu'ils y déposaient leur fardeau, et, se laissant rouler sur la pente, allaient chercher un affût ou offrir leurs larges épaules à un fardeau nouveau.

En une heure trois quarts, le matériel de la batterie, tout entier monté à dos, se trouvait dans la neige, de l'autre côté du col.

Les chevaux et mulets, espacés de vingt pas, montaient lentement derrière, et, par ordre, attendaient que tout le matériel eût passé, de crainte d'accident, si un des canonniers avait laissé échapper la roue ou la pièce qu'il portait.

Le temps, qui devenait de plus en plus mauvais, détrempait le sol friable qui glissait sous les pieds. Les chevaux n'osaient plus avancer et les soldats du train ne savaient quel moyen employer pour les décider. Tout à coup le premier cheval s'effraie, glisse, et roulant de côté disparaît dans le brouillard pour s'arrêter dans la neige. Le second, un instant après, suit le premier. Ils n'ont point de mal, crie-t-on d'en bas.

L'opération devenait à chaque instant plus critique, le temps se gâtait, il s'agissait de la hâter avant la nuit qui approchait. Les canonniers, exténués de fatigue, étaient d'un côté avec leurs pièces, tandis que le train avec les bêtes de somme se trouvaient encore de l'autre côté. Troisième tentative : arrivée presqu'au sommet du passage, une pauvre bête effrayée tire sur le licol, qui casse, et l'animal roulant sur lui-même, s'arrête également dans la neige, mais cette fois avec les reins brisés. Ordre est donné de désangler et d'enlever tous les bâts, de faire remonter tous les canonniers. Au bout de peu de temps ils sont de nouveau là avec cordes et bricoles, et l'opération du hâlage commence pour les pauvres bêtes. On leur passe une sangle, à la sangle une corde, quinze à vingt-cinq hommes s'attellent à la corde, et mené avec la bride par un soldat qui lui montre son chemin, l'animal est tiré jusqu'au sommet ; aussitôt deux hommes se pendent à sa queue et il disparaît dans la descente.

Quand tout a passé, restaient le long de la montée les bâts, sacs, caissettes à munitions, képis, etc., et les canonniers se laissant couler de nouveau, disparaissent dans le brouillard pour revenir, ou avec un bât sur la tête, ou avec trois ou quatre sacs, le tout dans un éboulis humide et glissant qui, dans sa partie supérieure, était trop étroit pour être franchi en zig-zag et avait 70 % de pente.

Pour moi, depuis deux heures au sommet du col, à côté du commandant, sans manteau, trempé par la neige, gelé par une bise froide, j'avais oublié et ma colère et l'espèce de pitié que cet échantillon d'armée de milices m'avait inspirée. Ces hommes qui, sans murmures, souvent le sourire aux lèvres, à 9000 pieds d'élévation, au milieu de la sauvage horreur d'une tourmente dans les Alpes, presqu'à jeûn et loin de l'ennemi, accomplissaient, sans y être forcés par les impérieux devoirs de la guerre, un tour de force que quelque troupe que ce soit aurait été fière d'accomplir; ces hom-